

La mort du Beau Richard

Autor(en): **Blondeau, Amédée**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 24

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185251>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fenna, quinna tchivra as-tou quie amenâ?... Le vâo onco essiÿ on iadzo... Eh! t'einlêvâi po on vilho fou, que le fe ein sê relêveint et ein s'ein alleint avoué son pot vouâisu, grand dadou, bornican, te t'ês laissi einguieusâ, n'est pas onna tchivra!... L'hommo, tot motset, ne savâi què derè; ye tegnâi on fallot et avoué lè z'autro qu'êtion quie, vouâitont la bête dè pe prés... l'êtai on petit bocan.

— Eh! t'escarfaillâi po on voleu, po on guieusâ, se fe lo pourro coo ein teimpêteint contrè cé que lâi avâi vendu, se lo retrâovo, lâi trosso on bré!

— Tè faut porta plieinte contrè li, que lâi dit on vesin.

— Baque! lâi dit on outro, tè faut éingraissi cé boc, te lo veind à n'on boutsi, et cliâo dè Lozana lo medzêront po dâo muton.

— Tè faut lo remenâ tot lo drâi, se fe on troisiêmo, sarâ bin d'obedzi dè lo repreindrè et dè tè rebailli te n'ardzeint!

Enfin ne sachant què fêrè, ye va criâ lo marchand dè dzenelhiês, que vint et sè fâ esplikâ l'affêrè.

— Ma fâi, se dit cé l'hommo, n'ia rein à fêrè; te t'ês laissi einfatâ, tant pî por tè, te faut lo gardâ, kâ cé que lo t'a veindu n'est pas d'obedzi dè lo repreindrè.

— Coumeint! pas d'obedzi? quand mè veind on bocan po onna tchivra.

— Eh ma fâi na, que n'est pas d'obedzi; t'as vu la bête quand te l'as atsetâie, et ora se ta tchivra l'est on bocan, te pâo pas lo focci à la repreindrè, kâ cein n'est pas onna maladi rédibitoire.

La mort du Beau Richard.

I

En entrant dans la grande famille des saltimbanques, il avait pris le nom simple de Richard. Comme il avait la grâce et la beauté d'Antinoüs, ses confrères voulurent baptiser le néophyte d'un surnom. Le clan nomade ne trouva rien de mieux que « *Le Beau Richard*. » Ce surnom lui resta.

Le Beau Richard avait, en province, à l'époque où se passe cette histoire, une réputation extraordinaire. Dans les foires, il éclipsait tous ses rivaux. Le cirque qu'il dirigeait était un des plus riches, sinon le plus riche, de France. Impresario et premier sujet, il était aussi habile écuyer que gymnaste merveilleux. Il traînait derrière lui un matériel de six voitures, son écurie n'avait pas moins de trente chevaux. Ses bénéfices annuels étaient évalués, par ses confrères, à 35,000 francs. C'était un homme d'ordre. Il avait, disaient ses camarades, plus de cent mille francs à la Banque. On ne connaissait guère au Beau Richard qu'un défaut : son horreur du mariage. Un jour, étant à Lyon — le fait avait été noté — il avait refusé la fille d'un de ses amis, qui lui aurait apporté 150,000 francs de dot, gagnés par le père, directeur d'une ménagerie sans rivale au monde.

A mesure que sa réputation grandissait, le Beau Richard aspirait au fleuron qui manquait à son diadème provincial. Il était artiste : il voulait la consécration de Paris. Brusquement, par un dernier soir de triomphes éclatants, son étoile sombra. Pauvre garçon! il mourut, plein de beauté, de force, de jeunesse.

Le Beau Richard avait à peine trente ans. Comme tant de ses pareils, il était depuis longtemps oublié, et personne, sans doute, n'aurait plus prononcé son nom, si le hasard ne m'eût conduit à la dernière foire de Saint-Cloud, où je liai connaissance avec un vieux saltimbanque, aujourd'hui retiré des affaires, le père *La Frime*, pour le moment en inspection

dans la baraque de son héritier présomptif, le citoyen *Bec-D'or*, « prestidigitateur de toutes les cours d'Europe, escamoteur des têtes couronnées. »

Il n'y avait pas cinq minutes que nous causions, que le père La Frime avait familièrement passé son bras sous le mien. Il me dit, répondant à une observation que je venais de lui faire sur les saltimbanques célèbres :

— Je suis étonné que vous, qui allez dans les foires, n'ayez pas entendu parler du Beau Richard, mort si malheureusement il y a quelques années, à la foire de X... (Le père La Frime me nomma une petite ville du centre de la France, envahie et souillée, pendant la guerre, par les soldats prussiens.)

Ces quelques mots m'ayant rappelé le fait auquel je fais allusion plus haut, je dis au père La Frime :

— En effet, je crois avoir moi-même rédigé un on-dit sur la mort du Beau Richard; mais il m'a laissé un souvenir trop vague pour que je me rappelle aujourd'hui les circonstances de cet accident.

— Accident? fit le père La Frime, ce n'était pas un accident, monsieur. Tout le monde le crut, alors, et c'est là le triste côté de la chose. Mourir d'accident, qu'est-ce pour nous autres? Les saltimbanques voient ça trop souvent pour y faire attention dès que le camarade est enterré. Mais ça n'est pas le cas du Beau Richard, et puisque vous ne vous souvenez plus des circonstances de la mort de mon ami, je vais vous les remémorer, ça en vaut la peine.

Le père La Frime, que j'avais emmené dans un cabaret voisin, parla très longuement en humant de temps à autre un verre de Bordeaux. J'abrégérai son récit, me bornant à le rapporter dans son exactitude littéraire, au grand dommage du pittoresque et de la couleur locale.

En 1870, au moment de la déclaration de guerre, le cirque du Beau Richard « faisait la foire » de la petite ville de X... Comme il avait fait fureur l'année précédente, son retour fut accueilli avec des transports de joie par la population.

Le jour de la première représentation, la fille d'un riche marchand de nouveautés de la ville, sortie du couvent depuis une semaine, avait obtenu la permission d'aller se promener au *Champ des Capucins*, où se tenait la fête. Les vieux parents n'accompagnaient pas la jeune personne, mais deux vieilles demoiselles de magasin, Mlles Clarisse et Prudence, lui servaient de chaperons.

En passant devant le cirque du Beau Richard, Mlle Prudence se souvint que l'année précédente, elle y était entrée, s'était amusée, avait même remarqué la tournure et le visage du bel acrobate. Elle fut tentée d'y aller une seconde fois. Mais, pour dissimuler adroitement son envie, elle offrit à la fille de son patron une distraction toute nouvelle pour celle-ci, et qui fut acceptée par des battements de mains. On alla retenir trois places pour la représentation.

Mlle Emmeline Poirier était une grande et ravissante créature. Blonde comme Ophélie, ses grands yeux bleus, doux et chastes, rehaussaient l'expression idéale de sa charmante tête. Elle était bien élevée et n'avait jamais connu d'autres fêtes que celle de la Vierge, à la chapelle de son couvent.

On comprendra donc de quelle admiration elle fut saisie en entrant, accompagnée de ses deux fidèles amies, dans le cirque du Beau Richard, qui était vaste, bien décoré et suffisamment éclairé. Il y avait foule. Aux premières places, on voyait les plus jolies et les plus élégantes femmes de la ville, accourues à cette soirée de débuts, bien plus par la beauté que par la vogue immense de celui qu'on appelait le « Léotard de la province. »

La fille du marchand de nouveautés prit au sérieux le premier spectacle qu'elle eût vu de sa vie. Il lui parut splendide. Les chevaux n'étaient pas irréprochables assurément, mais ils étaient bien soignés, et les brillants oripeaux qui les paraient n'étaient pas de mauvais goût. Les voltiges des écuyères, les cabrioles des clowns arrachaient à la jeune Emmeline des exclamations et des rires d'enfant, que Mlle Clarisse s'efforçait en vain de calmer. Sa joie était si vive, que, par moment, elle prenait la main de sa compagne de droite et lui disait :

— Que je suis heureuse, ma bonne Prudence ! Je ne sais comment te remercier. Je suis sûre qu'à Paris ça n'est pas si beau.

Le public en province, on le sait, n'est pas difficile, du moins dans la plupart des villes, et la troupe de « fer-blanc » avait déjà obtenu un joli succès lorsque parut le Beau Richard. Un long murmure d'admiration accueillit son entrée dans la piste.

— C'était un gaillard superbe ! me disait le père La Frime dans son langage pittoresque. Je vous jure, monsieur, qu'il n'avait pas volé son surnom.

Le Beau Richard était, en effet, un grand et beau garçon, réalisant le type de la grâce dans la force. Au temps de la Grèce, on lui eût élevé des autels, et Phidias l'eût immortalisé. Son attitude avait de la noblesse. Rien, chez lui, ne trahissait le saltimbanque.

Un étroit maillot de soie grise accusait ses formes élégantes et correctes ; un court caleçon de velours noir, pareil aux bottines, faisait tous les frais à la décence. Moins eût été trop peu. Comme cela, c'était assez.

Ses exercices, soit comme écuyer, soit comme gymnaste, furent exécutés avec une sûreté, une précision, un talent qui, sur une scène plus élevée, eussent mérité le nom de *maestria*.

Mlle Emmeline était assise au premier rang, au-dessus de la piste, entre ses deux respectables compagnes. Toutes trois étaient également ravies, et quand, après un dernier triomphe sur le double trapèze, l'artiste ambulancier souleva son public dans un bruyant enthousiasme, toute la salle cria :

— Ah ! bravo ! bravo ! le Beau Richard !

La fille du commerçant s'était levée, comme la foule, et celle-ci était déjà calmée que l'expansive enfant frappait encore des mains et répétait de sa voix argentine :

— Ah ! bravo ! bravo ! le Beau Richard !

A ce moment, le gymnaste, rejetant d'un coup de tête sa belle chevelure noire, que ne retenait pas le vulgaire cercle d'or, diadème banal du saltimbanque, s'avancait pour saluer ses admirateurs. Ses yeux rencontrèrent ceux de l'adorable Emmeline, encore debout, frémissante et frappant l'une contre l'autre ses mains tremblantes de plaisir. Ce fut à elle que, malgré lui, sans doute, le triomphateur adressa ce geste, moitié salut, moitié baiser, par lequel tout artiste remercie son public.

Tant d'audace révolta le camp des vieilles demoiselles de magasin. Mlle Prudence, ne pouvant s'attribuer l'hommage du Beau Richard, le trouva fort intempestif. Mlle Clarisse fit entendre un murmure d'indignation. Bref, les deux duègnes entraînaient la jeune fille, laquelle, inconsciente du fait, si révoltant pour ses compagnes, eût bien voulu rester jusqu'à la fin du spectacle. En route, elle fut grondée, mais se garda bien, dans son innocence, de soupçonner pourquoi.

(La suite au prochain numéro.)

Les journaux russes nous apprennent que le gouvernement de ce pays vient de passer un contrat avec un commerçant pour le transport en Sibérie de 12,000 condamnés. Le transport se fera par bateaux à vapeur, en remontant le Volga.

Avant cette innovation, le voyage pour la Sibérie se faisait, de tous les points de la Russie, à pied. Un Polonais, qui parvint à s'échapper de la Sibérie, après un séjour de quatre années dans ce pays de la douleur et de la mort, en a tracé dans ses mémoires un tableau terrible.

Les déportés, dit-il, sont divisés par convois de deux cent cinquante individus au plus, de cent au moins, et le temps qu'ils mettent à faire la route est un des plus grands supplices de cette triste destinée. Le voyage, par exemple, de Kiew à Tobolsk dure toute une année, et si le convoi a une destina-

tion plus lointaine, par exemple les mines de Nertchinsk (gouvernement d'Irkoustk), alors le trajet prend plus de deux années. En tête de chaque caravane chevauchait un Cosaque, la lance au poing. Venaient ensuite des hommes enchaînés seuls ou attachés deux à deux par les mains ou par les pieds ; après eux, il y en avait près d'une vingtaine attachés par les poignets des deux côtés d'une longue barre de fer ; d'autres étaient attachés de la même façon et avaient, de plus, les pieds enchaînés...

Des voitures portaient les bagages et les malades. Ces derniers avaient au cou un carcan qui les enchaînait à un poteau fixé sur le véhicule... En dormant, aucun de ces malheureux ne peut remuer sans éveiller ses compagnons, attachés à la même barre, sans leur causer même une vive douleur si le mouvement est un peu brusque, comme cela arrive d'ordinaire pendant le sommeil.

On frémit en songeant qu'un tel voyage durait d'un à deux ans, sans parler des souffrances qui attendaient les déportés une fois rendus à destination.

Jeux d'esprit. — Le mot de l'énigme publiée dans notre précédent numéro est : Cordier. — Le sort a désigné, pour la prime, M. H. Guignet, à Chexbres.

Les vers suivants, qui nous sont communiqués par un de nos lecteurs, ont été dédiés à une jeune et aimable demoiselle ; et comme ils constituent une jolie charade, nous la donnons à deviner à nos abonnés.

A Julie...

Au bout de votre doigt charmant
Vous menez souvent ma première ;
Ma seconde est une carrière
Où pour vous disputer entrera maint amant ;
Mon tout est le charme indécible
Qu'éprouvera celui d'entr'eux
Qui pourra vous rendre sensible
Et que vous voudrez rendre heureux.

Madame est en conférence avec sa cuisinière.

— Dites-moi, Julie, je veux cuire un chapon pour le jour de fête de mon mari. Vous qui avez servi dans un hôtel, vous devez savoir préparer ça. Comment faisiez-vous ?

— Mon Dieu, madame, on prenait une vieille poule et on la cuisait dans la graisse.

La livraison de juin de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* contient les articles suivants :

1. Le rayon bleu, par M. Eugène Rambert. — 2. L'Italie et sa situation actuelle, par M. Honoré Mereu (dernière partie). — 3. Les expériences de Paul Chinell, par M. Marc-Monnier. — 4. De l'enseignement primaire en Belgique, par M. Henri Deboist. — 5. La lutte entre la liberté et la protection, par M. Tallichet (deuxième partie). — 6. Récits galiciens : Servatien et Pacrace. Nouvelle, par M. Sacher-Masoch. — 7. Le pessimisme contemporain, par M. Aug. Dapples. — 8. Chronique parisienne. — 9. Chronique italienne. — 10. Chronique allemande. — 11. Chronique anglaise. — 12. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve,
Lausanne.